

Hommage aux doudous

Le mien s'appelle Patapouf, c'est un chien jaune avec un foulard bleu et des oreilles tombantes, des yeux rieurs et un ventre rond. Bébé, j'en avais peur, il était plus gros que moi. Dans mon lit en couche-culotte, je suçais les bouts d'un doudou torchon. Un mobile de petits ours tournait au-dessus de ma tête. Bien sûr, je ne m'en souviens pas.

L'enfant, je l'ai surnommé Puce, au début elle ne m'aimait pas beaucoup. C'était une petite chose avec des plis qui criait très fort et s'agitait tout autant. Je restais posé sur une étagère, j'attendais mon heure. Dans son berceau, Puce dormait.

Avant quatre ans, les souvenirs s'envolent et se perdent ; même notre rencontre reste lointaine, cachée dans un recoin de ma tête. C'est ça un doudou : on pourrait le croire sorti du ventre de notre mère. Il est là depuis toujours dans notre mémoire, sur les photos, dans les albums. Depuis que je sais marcher, je le traîne partout, je l'expose, je le présente à ma famille.

Et puis un jour, elle m'a remarqué, la Puce était un peu plus grande, mais pas tant que ça. Elle a grimpé sur le canapé où j'étais posé, et ses petits doigts m'ont agrippé pour la première fois. Elle m'a dévisagé d'un air sérieux, son nez s'est posé un instant sur ma truffe. Et puis, elle m'a jeté par terre. Jeté moi ! J'aurais pu me vexer, mais au moment où j'ai atterri au sol, elle a eu ce rire triomphant, éclatant, parfait. « Patapouf » a-t-elle crié, et j'ai aimé cette Puce qui venait de me baptiser.

La suite, c'est la sensation parfaite du repos. Je dors et il est là. Je dors et je m'accroche à cette bouée qui me fait naviguer dans une mer de rêves calmes. Parfois, quand je me réveille, Patapouf est tombé et je reste paralysée un long moment. J'imagine les monstres qui se cachent sous mon lit, j'hésite, je me place tout au bord du matelas. Et puis soudain, je détends mon bras vers le sol, parce que c'est mon doudou : il faut que je le sauve. Quand je le hisse jusqu'à moi, je le serre fort à l'étouffer, je respire son odeur et je sens les battements de mon cœur se calmer.

Puce aime beaucoup se raconter des histoires, il y a des mondes dans sa tête, des aventures à venir et des chemins secrets. Je suis toujours cet acolyte, fidèle et débonnaire, juste assez gros pour décourager les attaques de sorcières ou de grizzlis. Alors nous escaladons des montagnes, franchissons des mers, nous filons à travers des forêts insondées. Parfois, elle m'appelle Monsieur

Patapouf et je me sens comme un roi, parfois elle sort une mallette de vétérinaire et j'accepte de devenir, pour quelques heures, un chien comme les autres.

Le drame c'est quand il faut le laver. Maman m'explique que c'est nécessaire : « Patapouf pue, ma chérie ». Je le vois tourner pendant des heures, noyé par les bulles de lessive, derrière le hublot de la machine à laver, et j'ai l'impression de l'abandonner dans une tempête qu'il ne comprend pas. Puis après, c'est un doudou propre et pendant quelques jours ce n'est plus pareil. Il n'a plus cette odeur de sommeil et de calme, son poil râpe telle une serviette éponge. Heureusement, comme un rhume, cela passe.

Le temps coule en méandres et il est toujours là. Pour les vacances...

je prends la moitié de la valise.

Pour les gros chagrins...

je fais une éponge à larmes très convaincante.

Pendant les heures passées à lire...

je lis derrière son épaule.

Pour les confidences adolescentes...

je prête une oreille attentive.

Tout le temps, là.

Bref, je me diversifie, je ne voudrais pas devenir ringard.

Et puis, il y a la première fois où elle m'oublie, pour une soirée pyjama ou un voyage scolaire... Merde ! Qu'est-ce que cela fait mal ! Ce coup de poignard dans le ventre et cette chambre qui reste vide. Ce lit qui reste froid, cette absence de rêves qui, d'habitude, flottent au-dessus d'elle. Pas de souffle de vie, pas de frémissement du dormeur. Rien. Et je reste à attendre.

Petit à petit, il devient le quotidien où je retourne me blottir. Quand je pars en vacances, je l’embrasse et je lui dis : « Garde la chambre ». Je vois un peu du monde, je remplis des valises de souvenirs et au retour, son sourire m’accueille.

Elle part mais elle revient toujours avec de nouveaux parfums dans les cheveux que j’aime inspirer. Quand elle dort, son souffle est plus lent que par le passé. Parfois elle veille des heures sans trouver le sommeil. Pourtant, dans ses rêves qui infusent, dans ce noir secoué par les spectres des songes, dans ces paysages fantasmagoriques et ces échappées dans le vent, je reconnais ma Puce.

La sensation parfaite du repos, c’est peut-être ça l’enfance ? Éteindre la lumière et s’endormir sans plus penser. Laisser le noir se peupler d’un autre monde, jusqu’au prochain jour. Mettre toute la force de sa conviction à se savoir protégé par le doudou aimé.

Le mien s’appelle Patapouf. J’aurais voulu écrire un poème, plein de vers et de rimes, comme des perles qu’on enfle sur un collier doré. Mais il s’appelle Patapouf, difficile de trouver des rimes, je n’ai pu écrire que mon amour et mes souvenirs. Il est là, près de moi, pendant que je grave ces mots et du regard je lui demande : « Que penses-tu de ta Puce, Patapouf ? De la Puce que j’étais et de celle que je suis devenue ? J’ai pris des centimètres, tu as décoloré. Sinon quoi de neuf sous le soleil de nos nuits ? »

Oui, j’ai passé vingt ans mais je continue de me demander ce qu’il pense. Je continue de l’habiller d’un peu de moi, d’un peu de ceux que j’ai aimés et qui ne sont plus. Tout à la fois, vieillard et enfant, pétri par mon cœur. Génie de ma lampe de chevet. Sentinelle et écuyer. Empreinte chaude de tous mes états d’âme, de tous mes songes et de toutes mes fables.